

du genre de ce père de famille qui préfèrent leur rude et sain labeur de chaque jour, au luxe des richesses.

Quant au jeune homme, auquel il ne restait plus que sa mère et deux frères, il était ce qu'on appelait "noble," et il répugnait à sa famille de le voir contracter une sorte de mésalliance.

Mais bien fins seraient ceux qui trouveraient moyen d'empêcher deux jeunes cœurs qui se sont compris à distance, de se réunir ! Aussi nos deux amoureux, malgré la défense des uns et la désapprobation des autres, se voyaient-ils assez souvent, ou s'ils ne pouvaient toujours se parler, trouvaient du moins le moyen de correspondre en cachette.

Il y avait déjà quelque temps qu'ils menaient ce petit manège plein de charmes, lorsqu'une après-midi notre jeune homme, en passant par un champ voisin de la ferme où habitait celle qui lui avait dérobé son cœur, aperçut une cornette blanche sur le rebord d'un fossé, dans une pâture, tout près de l'endroit qu'il traversait. Il ne douta pas un instant que la propriétaire de la cornette dût aussi se trouver près du fossé, et, sentant son cœur battre, il ne savait pourquoi, il résolut de longer la haie de l'autre côté de façon à pouvoir jeter un regard indiscret sur la fillette qui devait se trouver-là. Puis si ses soupçons se confirmaient, eh ! bien...

Le voilà donc, se courbant et marchant en prenant soin de faire le moins de bruit possible. Quand il se crut arrivé en face de l'endroit où il supposait la fameuse cornette, il se releva un peu et, écartant doucement les ronces, jeta un regard furtif de l'autre côté.

Il ne s'était pas trompé. C'était bien elle qui se trouvait assise au revers du fossé, occupée à filer quelques brins de laine au bout de sa quenouille. Seulement, elle ne semblait pas du tout penser à ce qu'elle faisait. De temps à autre, elle laissait tomber son ouvrage et son regard vague se perdait dans une rêverie, pleine de charmes, sans doute. L'impudent, il osa croire qu'elle pensait à lui !

Déjà il se préparait à chercher un endroit propice pour se faufiler de l'autre côté, quand, par hasard, ses yeux tombèrent sur une espèce de corps étendu à quelques pas de sa chère petite paysanne. Tout à l'heure, il avait pensé que c'était un chien que celle-ci avait emmené pour garder les quelques animaux qui broutaient dans la pâture, mais voilà qu'à son grand mécontentement, il s'apercevait qu'il s'était trompé. Le corps venait en effet de se redresser, et il avait reconnu un des petits voisins de son amoureuse—gamin âgé d'une dizaine d'années.

Que faire ? Vous voyez d'ici le désappointement et l'embarras de notre héros. Passer de l'autre côté et parler à son amie malgré la présence du petit garçon, il n'y fallait pas songer, car celui-ci, en rentrant le soir, ne manquerait pas de répéter, à qui voudrait l'entendre, que le monsieur du château voisin était venu causer avec sa compagne.

Ne sachant à quoi se résoudre, le jeune homme se tournait de côté et d'autre, semblant demander conseil à ce qui l'entourait. En jetant ainsi ses regards autour de lui, il aperçut, en arrière, un pommier qu'il n'avait pas remarqué en se faufilant le long de la haie. Sa résolution parut aussitôt prise : toujours courbé et écartant avec soin les tiges de blé qui le séparaient de l'arbre, il se dirigea vers celui-ci dans lequel il cueillit une demi-douzaine de fruits. Puis, revenant à son poste d'observation, il commença par en jeter une de l'autre côté du buisson de manière à attirer l'attention de la fillette sans que le petit garçon le remarquât, espérant qu'elle comprendrait ce que cela voudrait dire. Mais il paraît qu'il calcula mal son coup, car sa pomme, au lieu de tomber dans le tablier de celle à qui elle était destinée, s'en alla précisément rouler près de l'endroit où le petit garçon s'était étendu de nouveau. Celui-ci ne fit qu'un bond sur ses pieds, et sa bouche démesurément ouverte disait assez son étonnement.

—Regardez donc, mam'zelle Jeanne, s'écria-t-il, une pomme qui vient de tomber des ronces, là.

Mais Mlle Jeanne, elle, avait compris et ne savait comment expliquer ce que le gamin était bien près de regarder comme un miracle.

Ce fut bien autre chose quand il en arriva une autre,

puis une troisième, et que cela ne semblait pas vouloir finir.

L'enfant battait maintenant des mains, criant.

—Oh ! mais regardez donc, regardez donc les belles pommes ! Elles sont bien plus belles que les nôtres, à nous, pas vrai ?

La jeune fille prit le parti de le laisser croire aux miracles de ce genre et, plus songeuse encore qu' auparavant, fronçant pourtant légèrement les sourcils, elle se remit à filer.

Satisfait d'avoir pu faire remarquer sa présence, notre amoureux, de son côté, s'en alla, se disant cependant qu'elle aurait bien dû trouver un prétexte pour passer de l'autre côté de la haie. Mais quand est-ce qu'une femme consent à se laisser aller aux sentiments qui l'agitent dans un cas semblable ? Bien rarement, croyez-moi.

Le soir en ramenant les animaux à la ferme, le gamin n'eut rien de plus pressé que de courir dire à sa mère :

—Tu ne sais pas, m'man ; comme j'étais cette après-midi avec Mam'zelle Jeanne dans la pâture du clos, j'ai vu tomber des pommes des ronces de la haie, près de laquelle nous étions assis tous deux. Tiens, regarde comme elles sont belles !... et dis-moi comment ça peut se faire.

Mais la bonne femme qui connaissait la situation de sa petite voisine, et qui l'aimait bien, comprit ce dont il s'agissait :

—Ne parle jamais de cela à personne, Pierrot, dit-elle ! Si tu te tais, et si tu es encore bon petit, il t'en tombera encore comme cela de temps à autre. Seulement tiens ta langue...

Inutile d'ajouter que nos deux amoureux réussirent à faire leurs parents consentir à leur mariage et que Pierrot, bien qu'il soit très souvent retourné près de la haie miraculeuse, n'a plus jamais vu d'autres pommes tomber des ronces. Il n'a jamais pu comprendre comment cela s'était fait ce jour-là... et il ne le comprend pas encore. —A.-H. DE TRÉMAUDAN.

## LA VACHE DE L'IRLANDAIS

Un catholique, un Irlandais, menait sa vache paître près du pré d'un certain ministre. Un jour, la vache mal surveillée passe dans la propriété du *clergyman*. Celui-ci s'en aperçoit. Il appelle le propriétaire qu'il savait être catholique et lui dit :

—Je suis en droit de vous faire un procès, mais, réflexion faite, je ne vous mènerai pas devant le juge si vous voulez venir à mon église, dimanche.

Notre homme, alléché par l'offre, répondit :

—*All right !*

Le dimanche arrivé il se rend au temple : Joie et triomphe du ministre ! A une heure de là, toujours dans la matinée, ce dernier sorti par hasard rencontre son paroissien.

—A la bonne heure, dit le révérend, vous êtes venu chez moi ce matin, je vous félicite, mais où allez-vous donc maintenant ?

—Quelle question ? répond notre homme, je vais à l'église catholique.

—Vous avez accompli le précepte chez moi, ce n'est pas nécessaire d'aller à votre église, pourquoi faire ?

—Oui, je suis allé, il est vrai, au temple ce matin, mais c'était pour ma vache, maintenant, je vais de ce pas à l'église catholique, mais pour moi !

Un homme ne sait jamais bien vivre à moins que les femmes ne s'en soient mêlées.

Un prince ne se montre jamais plus grand à ses ennemis que lorsqu'il use envers eux de générosité et de clémence.

Une femme inconstante est celle qui n'aime plus ; une légère, celle qui en aime déjà un autre ; une volage, celle qui ne sait si elle aime ; l'indifférente, celle qui n'aime rien.



LES BONS AMIS